

voluptueux, de ces courtisans serviles dont Sénèque a tant de fois esquissé le portrait. Les Tibère, les Caligula ou les Néron trouvent en ces hommes leur dignes sujets, lettrés et dépravés comme eux. A un tel résultat vient aboutir une éducation dénuée de toute vertu morale, et où l'on a cherché seulement l'utilité immédiate, le but pratique. Ce but même ne sera pas atteint, car les qualités oratoires formées avec tant de soin par le grammairien et le rhéteur resteront sans emploi ou ne trouveront que des emplois secondaires, en un temps où la carrière de la vie publique se resserre chaque jour davantage.

III

UN LIVRE SUR LE QUATRIÈME SIÈCLE

On aurait mauvaise grâce à chercher querelle à un écrivain sur le titre donné à son livre. Il sait apparemment mieux que nous ce qu'il a voulu faire, et la convenance qui existe entre ce titre et les pages où il développe sa pensée. Cependant, après avoir fermé un des plus beaux livres de M. Boissier, beaucoup de lecteurs se sont demandé pourquoi il l'appelle : *La fin du Paganisme* (1). Quelques-unes au moins des agréables et solides études qui s'y rencontrent (et que nous avons presque toutes lues une première fois dans la *Revue des Deux-Mondes*) n'ont qu'un rapport indirect au sujet annoncé. Le fil léger qui les y rattache pourrait aussi bien les rattacher à quelque autre. Ceux qui, sur la foi du titre, avaient cherché dans cet ouvrage une histoire composée avec méthode, et marchant en ligne droite vers un but défini, ont été très probablement déçus. Il leur a fallu quelque effort pour

(1) *La fin du paganisme. Étude sur les dernières luttes religieuses en Occident au quatrième siècle.* Paris, Hachette, 1891.

s'habituer à ce plan flottant, ou plutôt à cette absence de plan, qui permet de passer de Constantin ou de Julien à Cicéron, à Quintilien, à Tertullien, à Minucius Felix, pour s'établir seulement, dans le second volume, au milieu de la société littéraire et politique du quatrième siècle, avec la pensée de n'en plus sortir. Et si, se déroband un instant au charme presque irrésistible d'un guide tel que M. Boissier, ils se sont pris à réfléchir par eux-mêmes sur tout ce que le titre promettait, leur surprise a été grande de voir que, dans ces deux volumes annoncés comme traitant de la fin du paganisme, il n'est rien dont on parle aussi peu que du paganisme lui-même. Des écrivains païens, des politiques païens, de la société païenne, il est souvent question; mais de la transformation profonde opérée dans les croyances et dans l'esprit du paganisme durant la dernière période de son existence, rien ou presque rien n'est dit. L'auteur du beau livre sur *La Religion romaine d'Auguste aux Antonins* aurait été, cependant, mieux qualifié que tout autre pour montrer ce que cette religion était devenue deux cents ans plus tard, et quelle attitude elle prit pour mourir. On mesurera l'étendue de la lacune que nous signalons, si l'on remarque que M. Boissier ne consacre pas plus d'une page aux néoplatoniciens, qui furent les derniers inspirateurs, et comme les réformateurs suprêmes du paganisme, sans l'appui desquels celui-ci n'eût pu trainer son existence pendant le quatrième siècle et une partie du cinquième.

On nous permettra donc de considérer l'ouvrage du spirituel académicien comme une promenade histo-

rique et littéraire à travers cette époque, et de n'y pas plus chercher les qualités d'une histoire proprement dite que nous ne chercherions celles d'un traité d'archéologie romaine dans ces charmantes *Promenades archéologiques* que M. Boissier nous avait auparavant données. Cette observation préliminaire nous met à l'aise, car elle nous permet de laisser de côté toute critique du plan ou de la méthode, pour analyser l'une après l'autre les diverses études dont se compose le livre, comme nous ferions de morceaux détachés, reliés seulement entre eux par quelques idées générales.

L'auteur publie, en appendice du premier volume, un long et important chapitre qui, à mon gré, eût été mieux à sa place en tête de l'ouvrage, dont il aurait formé une excellente introduction. Dans ce chapitre, M. Boissier se sépare, avec l'impartialité ordinaire de son esprit, de l'opinion qui tendrait à diminuer le nombre comme l'importance des persécutions subies par l'Église, et par conséquent la grandeur de la victoire remportée par celle-ci. Rien de plus clair, de plus sensé, parfois même de plus spirituel que les trois premiers paragraphes : *Le nombre des persécutions*; — *Doutes au sujet des persécutions*; — *Les cruautés exercées contre les chrétiens sont-elles vraisemblables?* Dans un quatrième paragraphe : *Sous quelles lois tombaient les chrétiens*, la pensée du savant critique perd un peu de sa netteté. A partir du troisième siècle, la réponse est facile : chaque persécution s'annonce par un édit proscrivant les chrétiens, et quelquefois se termine par un autre édit, leur accordant la tolérance. Mais, pendant les deux premiers siècles, le fondement légal de la proscription dont ils

sont l'objet paraît plus obscur. Au second, c'est le rescrit de Trajan à Pline qui fait la règle dans tous les procès dirigés contre eux. Mais ce rescrit suppose des lois antérieures dont il régleme l'application : quelles sont ces lois? Deux opinions se trouvent en présence : l'une, soutenue naguère par M. Boissier, qui fait remonter à Néron ou à Domitien un premier édit de proscription, refusant aux chrétiens le droit à l'existence, *non licet esse vos* (1); l'autre, défendue par M. Edmond le Blant (2), et récemment renouvelée par M. Mommsen (3), d'après laquelle plusieurs lois existantes, sacrilège, lèse-majesté, leur auraient été appliquées en raison de leur qualité de chrétiens, sans qu'il ait été besoin, à l'origine, d'un édit spécial visant directement le christianisme. M. Boissier paraît aujourd'hui ne pas voir très clairement auquel des deux systèmes il donne son adhésion : je me permettrai d'être plus ferme que lui, et de persister dans sa première opinion (4).

Je ne trouve guère qu'à louer dans les trois paragraphes suivants : *Procédure suivie dans les procès des chrétiens* (5); — *Courage des chrétiens dans les supplices*; —

(1) *La lettre de Pline au sujet des chrétiens*, dans la *Revue archéologique*, 1876, t. XXXI, p. 119-120.

(2) *Note sur les bases juridiques des procès dirigés contre les martyrs*, 1866.

(3) *Das Religionsfrevdel nach römischen Recht*, 1890.

(4) On en trouvera les raisons dans mon livre sur *le Christianisme et l'Empire romain*, ch. I et II.

(5) Pourquoi, p. 425-426, M. Boissier donne-t-il toujours le nom d'Urbanus au préfet de Rome Q. Lollius Urbicus? M. Boissier a emprunté à M. Havet (*le Christianisme et ses origines*, t. IV, p. 439) la traduction du passage de saint Justin où il est question de ce préfet, et s'est laissé égarer par un mauvais guide.

Caractères particuliers des premières persécutions. Dans une page très ingénieuse et très juste, M. Boissier attribue l'essor de la littérature chrétienne aux persécutions qui, dès le second siècle, suscitèrent les apologistes et « obligèrent les chrétiens à combattre leurs adversaires avec leurs propres armes. Ils appelèrent la rhétorique et la philosophie au secours de leur cause menacée, et c'est ainsi que le mélange de l'art ancien et des doctrines nouvelles, qui aurait demandé beaucoup de temps et d'efforts, se trouva de lui-même accompli. L'exemple une fois donné, et avec un éclat merveilleux, la littérature chrétienne hésita moins à se servir des ressources de l'art antique; et, comme elle avait de grandes idées à mettre sous ces formes vides, elle produisit dès le premier jour des œuvres bien supérieures à celles des rhéteurs et des sophistes païens qui, pour la plupart, n'avaient plus rien à dire (1). »

Le dernier paragraphe : *Peut-on évaluer le nombre des martyrs?* est une réfutation fort concluante de la thèse de Dodwell et de ses modernes disciples. « Qu'on se remette devant l'esprit, — dit en terminant M. Boissier, — la série non interrompue des témoignages; qu'on songe qu'en réalité la persécution, avec plus ou moins d'intensité, a duré deux siècles et demi, et qu'elle s'est étendue à l'empire romain, c'est-à-dire à tout le monde connu, que jamais la loi contre les chrétiens n'a été complètement abrogée jusqu'à la victoire de l'Église, et que même dans les temps de trêve et de répit, lorsque la communauté respirait, le

(1) *La fin du paganisme*, t. I, p. 442-443.

juge ne pouvait se dispenser de l'appliquer toutes les fois que l'on amenait un chrétien à son tribunal, et l'on sera, je crois, persuadé qu'il ne faut pas pousser trop loin l'opinion de Dodwell, et qu'en supposant même qu'à chaque fois et dans chaque lieu particulier il ait péri peu de victimes, réunies elles doivent former un nombre considérable (1). »

Si je n'étais obligé de mesurer les citations, je reproduirais aussi la belle page dans laquelle M. Boissier célèbre le triomphe des chrétiens sur leurs persécuteurs comme « la victoire la plus éclatante que la conscience humaine ait jamais remportée dans le monde, » et s'étonne que ceux « qui s'acharnent à en diminuer l'importance » soient précisément « les gens qui se piquent le plus de défendre la tolérance et la liberté (2) ». Cela est excellemment dit, avec une nuance de dédain qui est bien à sa place. Mais peut-être y aurait-il des réserves à faire sur un autre passage où le savant critique interdit aux apologistes du christianisme le droit de penser que « la vérité d'une doctrine se mesure à la fermeté de ses défenseurs (3) ». Il oppose à ce propos l'exemple des vaudois, des hussites, des protestants qui moururent avec courage plutôt que de renier leurs croyances. Je n'ai pas à rechercher la réponse que des théologiens feraient à cette assimilation : historiquement, elle est fort contestable. Si intéressantes qu'aient été les victimes, des exécutions isolées, parfois à la suite et

(1) *La fin du paganisme*, t. I, p. 457.

(2) P. 458.

(3) P. 400.

comme représailles de guerres religieuses, n'ont aucun rapport avec la longue souffrance d'une Église volontairement désarmée, à laquelle trois siècles de supplices n'arrachèrent pas un cri de révolte, et qui finit par triompher cependant de toutes les forces de l'empire romain. J'ajouterai que les plus anciens parmi les martyrs avaient qualité pour témoigner, non seulement de leur courage personnel et de leur attachement à la religion, mais encore de la vérité de cette religion. Ils appartenaient aux générations qui en avaient connu le fondateur et les apôtres, et la doctrine au nom de laquelle ils abandonnaient leur vie était pour eux appuyée sur des faits, se confondait, selon le mot de saint Jean, « avec ce qui fut dès le commencement, ce qu'ils avaient entendu, vu de leurs yeux et touché de leurs mains (1) ». A ceux-là au moins peut s'appliquer sans exagération la parole tant de fois citée : « J'en crois des témoins qui se font égorger. »

Bien que l'étude de M. Boissier sur les persécutions puisse ainsi donner lieu à quelques réserves, on voit assez que, dans les grandes lignes, ses conclusions sont conformes à celles de l'histoire traditionnelle. Les deux chapitres qu'il consacre à la conversion de Constantin et à l'édit de Milan, c'est-à-dire au caractère et à la politique du premier empereur chrétien, offrent les mêmes tendances conservatrices. De même que, tout à l'heure, à propos du nombre des martyrs, il se séparait de Dodwell et de ses modernes disciples,

(1) Saint Jean, I *Ep.*, I, I.

de même, pour juger Constantin, il s'écarte de Burckhardt et de M. Duruy. A ses yeux, comme aux nôtres, la conversion de Constantin fut sincère, contraire même à son intérêt immédiat, produite par une véritable conviction. Pour lui encore, comme pour nous, Eusèbe est sur cet événement un témoin considérable, dont le récit ne doit pas être rejeté à la légère. A la suite de ce témoin, M. Boissier esquisse en quelques pages très fines ce qu'on pourrait appeler la psychologie de la conversion de Constantin. Il semble un peu plus embarrassé pour expliquer certaines circonstances extérieures et merveilleuses, qu'Eusèbe raconte d'après les confidences de Constantin lui-même. Quant à la politique tolérante inaugurée par l'édit de Milan, à laquelle Constantin resta fidèle pendant la plus grande partie de sa vie, et dont ses fils eux-mêmes s'écartèrent peu en Occident, M. Boissier la juge bien et la fait clairement comprendre; peut-être cependant néglige-t-il de nous dire la part que les empereurs prirent, en Orient, à la décadence du paganisme, qui y fut beaucoup plus rapide que dans les provinces occidentales. Malgré le titre général de son livre, M. Boissier paraît n'avoir guère regardé d'autre horizon que celui des pays latins.

Aussi la figure toute hellénique de Julien y fait-elle un peu l'effet d'une étrangère. Après l'avoir esquissée, l'auteur reviendra aux gens de l'Occident, orateurs, apologistes, théologiens, poètes ou politiques : la porte entrebâillée sur l'Orient se refermera pour ne pas se rouvrir. C'est là une des lacunes ou, si on l'ose dire, une des inconséquences de l'ouvrage. A côté de

Tertullien, de Minucius Félix, de saint Paulin, de saint Augustin, de Prudence, et, parmi les païens, de Claudien, de Symmaque, de Rutilius Namatianus, Julien est le seul, dans ce livre, qui parle grec. Je n'ai pas besoin de dire que son portrait est fort intéressant. M. Boissier apprécie très finement l'intelligence si distinguée et si incomplète de l'empereur apostat, fait valoir sans exagération les excuses qu'on peut invoquer en sa faveur, et juge l'œuvre et l'homme avec une équitable sévérité. Peut-être, cependant, tout en reconnaissant que « le sang chrétien coula sous le règne de ce prince qui faisait profession d'être tolérant », ne montre-t-il pas assez la responsabilité directe et personnelle qui incombe, de ce chef, à Julien. Il y aurait lieu de tenir compte des textes si considérables des orateurs et des historiens ecclésiastiques, et même de certaines Passions de martyrs, auxquelles des découvertes archéologiques, comme celle de la maison des saints Jean et Paul sur le Celius, viennent rendre de l'autorité.

Malgré l'extrême agrément des chapitres consacrés à l'éducation publique dans l'empire romain, on me permettra de passer vite sur ce sujet, et même de signaler seulement d'un mot les pages sur le christianisme et les écoles, où l'auteur montre si bien la tolérance éclairée de l'Église primitive pour ce qu'il y avait d'inoffensif et d'utile dans l'enseignement des lettres classiques. Je me bornerai aussi à noter, comme un ingénieux hors-d'œuvre, l'étude consacrée à l'un des plus médiocres écrits de Tertullien, le traité *du Manteau*. On lira, ensuite, avec un vif plaisir l'analyse

de l'*Octavius* de Minucius Félix : je ne pense pas que ce petit livre, un des chefs-d'œuvre de l'apologétique chrétienne, ait jamais été jugé avec plus de délicatesse et mieux mis en lumière. Mais en passant de cet écrit d'un contemporain de Marc-Aurèle ou de Septime Sévère au récit de la conversion de saint Augustin, le lecteur ne pourra s'empêcher de dire que la transition a été peu ménagée : heureusement ce récit, qui termine le premier volume, offre tant d'intérêt, et par le sujet lui-même, et par l'art du narrateur, que l'impression produite par ce saut un peu brusque est vite effacée.

Le second volume a plus d'unité. Il contient d'abord une étude de la poésie latine chrétienne au quatrième siècle, personnifiée dans le Gallo-Romain Paulin de Nole et l'Espagnol Prudence. Le génie poétique de ce dernier, trop souvent méconnu, est hautement vengé par M. Boissier, qui, dans un autre chapitre, rendra une égale justice à un poète païen du même temps, victime aussi de préjugés littéraires, l'élégant et harmonieux Claudien : tous deux, le païen et le chrétien, sont, comme le montre encore l'auteur, animés d'un semblable patriotisme, d'une même passion pour la grandeur de Rome. Vient ensuite un tableau de la société romaine au quatrième siècle, peint avec indulgence d'après les lettres de Symmaque ; puis une étude sur les divers groupes des adversaires du christianisme, les violents, comme Rutilius Namatianus, les prudents, comme Macrobe, qui se réfugient avec un dédain affecté dans la conspiration du silence, les modérés ou les habiles, qui rêvent d'accorder ensemble les deux cultes. Le récit des « dernières luttes » est adroitement cir-

conscrit dans le débat soulevé, sous Valentinien II, à propos de la suppression de l'autel de la Victoire : résumant les deux plaidoyers prononcés en sens inverse par Symmaque et saint Ambroise, M. Boissier n'hésite pas à reconnaître que ce n'est pas Symmaque, mais Ambroise qui défend la liberté de conscience. Cependant la prise de Rome par Alaric, au commencement du cinquième siècle, a donné un nouvel essor aux plaintes des païens : cette catastrophe, la plus grande qu'ait connue l'empire romain, est due, selon eux, à l'abandon de son ancienne religion : les dieux délaissés ne protègent plus Rome. C'est pour répondre à cette accusation que saint Augustin composa *la Cité de Dieu*, dont l'analyse remplit un des chapitres du livre de M. Boissier. Augustin est, lui aussi, un patriote : il avait demandé à Dieu de mourir avant de voir les Barbares entrer dans Hippone. Mais quand la puissance des Barbares se fut affermie, l'Église comprit l'erreur qu'il y aurait à méconnaître les décrets de la Providence, qui ont brisé l'ancien monde et suscité sur ses ruines un nouvel ordre de choses : de là, les idées exprimées dans l'*Histoire universelle* d'Orose et le traité *du Gouvernement de Dieu*, de Salvien. L'Église est restée fidèle à l'empire ; cependant, après qu'il eut été frappé de coups irrémédiables, elle s'est tournée vers les nouveaux maîtres du monde pour en faire des civilisés et des chrétiens. C'est le sujet du dernier chapitre : *Le lendemain de l'invasion*.

On en aperçoit aisément l'intérêt ; mais plus important, peut-être, est le chapitre qui précède, et dont

je n'ai pas encore parlé : *Le christianisme est-il responsable de la ruine de l'empire?* On sait que Gibbon répondait affirmativement, et que Montesquieu n'osait dire non. M. Boissier, avec une méthode excellente, « reprend les principales causes que les historiens assignent à la ruine de l'empire, et se demande pour chacune d'elles, autant qu'on peut le savoir, à quelle époque le mal a commencé. Si cette époque est antérieure à l'établissement du christianisme, il faudra bien reconnaître qu'il n'en est pas responsable ». La fuite des fonctions publiques, souvent imputée à son influence, était déjà signalée par Cicéron, augmenta après Auguste, fut pratiquée par les disciples d'Épicure comme par ceux de Zénon; dès le temps des Antonins, on fut obligé de faire des lois pour obliger les gens à être magistrats malgré eux. Le christianisme est-il l'auteur de la dépopulation de l'empire? On sait qu'Auguste dut prendre des mesures contre ce fléau, né de la corruption des mœurs; et, loin que la profession du célibat ecclésiastique ou de la virginité religieuse le dût accroître, saint Ambroise pouvait, au quatrième siècle, faire remarquer (ce qui est vrai encore de nos jours) « que les contrées qui fournissent le plus de vierges à l'Église sont parmi les plus peuplées ». L'affaiblissement de l'esprit militaire est, comme la diminution de la natalité, bien antérieur au christianisme, et remonte aux premiers temps de l'empire : au lieu que l'Église ait usé de son pouvoir pour détourner les fidèles du métier des armes, nous voyons, dès 314, au lendemain de la victoire de Constantin, un concile excommunier les déserteurs. Enfin,

il n'est pas plus juste « d'accuser le christianisme de la décadence des lettres romaines : elles semblaient mortes avant lui, et elles ont paru se ranimer dès qu'il est devenu le maître. » C'est une des conclusions qui ressortent le mieux du livre de M. Boissier, dont une grande partie est consacrée à montrer comment, durant plusieurs siècles, l'Église fit passer dans sa littérature toutes les qualités des lettres antiques, et, greffant celles-ci sur son tronc vigoureux, leur donna une sève et une vie nouvelles.

En résumé, le christianisme n'a pas empêché (telle n'était pas sa mission), mais il n'a ni causé ni précipité la décadence romaine. Tout ce qui, dans le grand naufrage des invasions, a été préservé doit son salut à l'Église. On peut affirmer que, si le christianisme n'avait pas existé, la civilisation romaine eût péri tout entière sous les coups des Barbares.